URS.
...et Madi...
EW CAMELIA
2 mai 1893.
...à l'arrivée des trains ...fer Pontchartrain, à l... Elysees.
...Madisonville...
...REDIS, à l'arrivée du...
...REDIS, à l'arrivée du...
...aller et retour, $1...
...à la gare du chemin... ...ville, au pied de la rue...
...LE & CIE., Agent... ...47 rue Carondelet.
GENERALE
...ANTIQUE
...et le Havre.
...pour le Havre.
...E. PREVOST, ...agent général du Sud, ...45 rue Baronne
...AMSHIP CO.
DIRECTEMENT.
...Samedi, 3 juin. ...Mercredi, 7 juin. ...Mercredi, 14 juin
...MOULTON & CO. ...Carondelet No 41
...AR ARROYO, ...du Bureau.
...V. FLOTTE, Greffier.
Pompe No 22. Pompe No 23. No 1, Jackson.
Pompe No 12. Pompe No 1. ...Precinct. St-Charles. Pompe No 6. ...Pompe No 18. Dépôt du L. ...Pompe No 13. ...No 14. ...Pompe No 7. 4, Bassin. Canal. ...Jackson. ...No 10. ...No 21. ...de Pa... Pompe No 3. ...François. ...No 9. ...Elysees. ...No 24.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 5 JUIN 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 5 JUIN 1893.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LA PRISE DE LA SMALA,

La victoire française en Afrique.

Le *Figaro* publie un article aussi remarquable qu'intéressant, du général du Barrail, sur la prise de la Smala.

Nous en reproduisons la dernière partie:

Abd-el Kader était parti avec ses principaux chefs et ses meilleurs cavaliers pour surveiller les manœuvres du général Lamoricière. Il ignorait absolument notre marche, grâce à l'exécution des onze pauvres Arabes.

Et même les gens de la Smala avaient pris nos premiers éclaireurs pour des réguliers d'Abd-el-Kader, rentrant au camp.

Notre reconnaissance terminée, et, cette fois, sans qu'aucune erreur fût possible, nous revînmes au galop près du duc d'Aumale, et voici les paroles qui furent échangées dans cette scène demeurée historique:

—Monseigneur, dit Yusuf, c'est effrayant, mais il n'y a plus moyen de reculer.

—Colonel, répondit le duc d'Aumale, je ne suis pas d'une race habituée à reculer. Vous allez charger.

—Oh! oh! dit le capitaine de Beaufort, assez haut pour que le Prince l'entendit: vous allez charger; c'est bientôt dit, mais on a fait assez de bêtises aujourd'hui pour que maintenant on prenne le temps de réfléchir.

—Capitaine de Beaufort, riposta le Prince, si quelqu'un a fait des bêtises aujourd'hui, c'est moi, car je commande et j'entends être obéi. Colonel, vous allez charger; prenez vos dispositions.

Et sur le terrain le Prince, le colonel Yusuf et le colonel Morris tinrent un rapide conseil de guerre pour fixer ces dispositions.

Les spahis devaient se précipiter sur la Smala. Quant aux chasseurs d'Afrique, Yusuf demandait que leurs escadrons se fissent rapidement le tour pour couper la retraite aux fuyards et mettre cette population entre deux feux. Mais le Prince, trouvant les spahis trop peu nombreux décida tout d'abord qu'il les soutiendrait avec tout le reste de la cavalerie. Ce ne fut que plus tard, en voyant notre charge couronnée de succès et en constatant que nous n'avions pas besoin de soutien, qu'il ordonna le mouvement tournant conseillé par Yusuf. Toutes choses étant ainsi arrêtées, notre colonel se porta en tête de ses escadrons, les déploya sur une seule ligne et commanda la charge.

Nous étions environ trois cent cinquante cavaliers. Nous nous précipitâmes à fond de train et tête baissée dans cette mer mouvante en poussant des cris féroces et en déchargeant nos armes. Je réponds qu'aucun de nous n'était plus fatigué et que nos chevaux eux-mêmes avaient oublié les trente-deux heures de marche qu'ils avaient dans les jambes. A vrai dire, il n'y eut pas de résistance collective organisée. Il restait, pour la défense de la Smala, la valeur de deux bataillons réguliers. Ils furent surpris dans leurs tentes sans pouvoir se mettre en défense ni faire usage de leurs armes. Nous aurions même traversé rapidement l'immense espace occupé par la Smala si nos chevaux n'avaient pas été arrêtés à chaque pas par un inextricable enchevêtrement de tentes dressées ou abattues, de cordages, de piquets, d'obstacles de toute sorte qui permirent à quelques hommes de courage de ne pas mourir sans avoir défendu leur vie.

Il y eut de nombreuses rencontres où on joua de toutes les armes. Pour ma part, je faillis y rester. Je galopais droit devant moi cherchant à gagner, comme l'ordre en avait été donné, l'autre extrémité du campement, quand un cavalier arabe, superbement vêtu et monté sur un beau cheval noir, arriva sur moi et, m'appliquant le canon de son fusil sur le flanc droit, pressa la gâchette. Le fusil ne partit pas; mais, d'un coup de pointe en arrière, porté en pleine poitrine, j'abattis le cavalier et lui arrachai des mains, au moment où il tombait, le fusil qui avait failli m'être fatal.

Le cheval noir, richement harnaché, fut pris par un de mes spahis.

Le colonel Yusuf était à quelques pas de là et, tout en galopant, me jeta un bref compliment.

Je renonce à décrire la confusion extraordinaire que notre attaque produisit au milieu de cette foule affolée et hurlante. Le tableau d'Horace Vernet n'en donne qu'une idée bien imparfaite.

On a raconté que la mère et la femme d'Abd-el-Kader avaient été quelque temps prisonnières de mes spahis qui leur avaient rendu respectueusement la liberté.

Je n'ai pas assisté à cet épisode. D'ailleurs, pendant que nous parcourions en tous sens le campement dont les habitants, en proie à la panique, ne pouvaient soupçonner notre petit nombre, par tous les points de la périphérie de la Smala quantité de fuyards s'échappaient, les uns à pied, les autres sur des chevaux ou des chameaux, et s'enfonçaient sans direction dans l'immensité. C'était inévitable; il eût fallu une armée pour les cerner et les prendre.

En arrivant vers les dernières tentes de la Smala, traversée de part en part, les spahis, débandés, éprouvèrent tout à coup une vive anxiété car ils voyaient venir sur eux une troupe de cavalerie rangée en bon ordre de combat qu'ils prirent de loin pour les cavaliers réguliers de l'Emir accourant à la rescousse.

C'était heureusement les chasseurs du colonel Morris qui venaient d'accomplir leur mouvement tournant et qui nous accueillirent par leurs acclamations.

La Smala était à nous, bien à nous.

Et, en montant sur les bords de l'espèce de cuvette qu'elle occupait, on ne voyait que des fugitifs s'éparpillant à tous les coins de l'horizon.

Yusuf, qui, comme tous les Orientaux, était un metteur en scène de premier ordre, s'occupait déjà à réunir, comme trophées de la victoire, les objets les plus remarquables et les plus curieux tombés entre les mains de ses spahis. Il les offrit au Prince, qui reçut entre autres, avec les marques du plus extrême plaisir, les armes envoyées par le Roi à l'Emir lors de la signature du traité de la Tafna. Ces armes avaient été prises dans une magnifique tente appartenant à Abd-el Kader, par les hommes du capitaine Piat.

Le duc d'Aumale envoya au capitaine, quelques mois plus tard, un sabre admirable qu'il avait fait faire à son intention.

Le colonel voulut bien, sur le terrain même de la charge, me présenter au Prince et lui demander la croix pour moi:—"S'il y a deux croix pour les spahis, dit le duc d'Aumale, la première sera pour M. Legrand, la seconde sera pour vous."

Legrand était lieutenant au 3e escadron où je devais le remplacer, l'année suivante. Le 16 août 1870, général de division, il fut tué en chargeant à la tête de ses régiments.

Il y eut deux croix pour les spahis. J'eus la seconde.

Un demi-siècle a passé depuis ce jour-là et la joie qu'elle m'apporta est toujours aussi vivante dans mon âme de soldat français.

Les bataillons de zouaves et les deux sections d'artillerie de montagne arrivèrent après six heures du soir.

Ces braves gens étaient éreintés: ils avaient les pieds en sang, mais ils marchaient en ordre, sans avoir laissé un homme ni un mulet derrière eux. Et quand ils eurent bu un coup à la source de Taguine, ils avaient encore la force de faire la nique à nos chevaux aplatis sur le sable. L'infanterie du colonel Camou n'arriva que le lendemain matin.

A une heure tout était fini. Nous étions ralliés et prêts à recevoir comme il convient ceux qui tenteraient de nous reprendre notre conquête.

Pendant la nuit du 16 au 17, malgré l'extrême fatigue des troupes, on fit bonne garde autour de la Smala, car on redoutait un retour offensif d'Abd-el-Kader dont l'inaction nous semblait inexplicable.

La journée du 17 fut employée à faire des reconnaissances et aussi à réunir et à ramener les innombrables troupeaux abandonnés par leurs possesseurs et que, d'ailleurs, le voisinage de l'eau avait empêché de trop s'écarter.

Le 18, le duc d'Aumale leva son camp de Taguine, marchant en bataille, prêt à faire face à l'ennemi et poussant devant lui plus de six mille prisonniers, hommes, femmes et enfants.

On fit séjour à Boghar. J'étais tellement harassé que je m'étendis là où je m'arrêtai et je dormis, tout d'une traite vingt quatre heures à poings fermés.

Quand on arriva à Médéah, malgré toutes les largesses qu'on avait faites aux cavaliers indigènes, malgré tout ce qu'on avait semé sur la route, nous avions encore, sans parler des chameaux, des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes, plus de quarante mille têtes de moutons qui furent livrées à l'intendance au prix de cinq francs l'une. La troupe toucha, par conséquent, une bonne part réglementaire de prise.

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FÉE DE L'ATELIER.

(SUITE.)

Hélas! ses effusions ne pouvaient pas toujours durer.

Le moment d'une explication était venu, maintenant que la mère se remettait peu à peu, se ressaisissait, après l'irrésistible émotion à laquelle elle venait de s'abandonner.

N'en ayant pas été prévenue, elle avait tout lieu de s'étonner du retour de sa fille.

Et, déjà, avec ce merveilleux instinct des mères, des vraies mères, elle pressentait qu'un événement important, que quelque chose de grave avait dû se produire dans l'existence de sa fille.

Aussi ces mots lui vinrent immédiatement aux lèvres:

—Gabrielle, regarde-moi bien en face et réponds à ta mère, comme tu l'as toujours fait, franchement, sans détours: Pourquoi as-tu quitté la maison de Mme Melville sans nous prévenir?

—Maman, je te dirai tout, quand j'aurai la force de parler... tout à l'heure... tout à l'heure!....

De fait, il semblait que la malheureuse enfant fût sur le point de s'évanouir ou qu'elle allait mourir là, foudroyée par la terreur ou étouffée par les sanglots.

Mais la mère avait déjà trop le pressentiment d'un épouvantable malheur pour ne pas insister.

—Gabrielle, dit-elle avec autorité, c'est tout de suite qu'il faut me tout dire; quoi que ce puisse être, j'aime mieux l'apprendre à l'instant. Parle, je t'en supplie, parle, parle!

Et comme la pauvre enfant gardait le silence, paraissant ne plus avoir conscience de la situation, la malade ajouta, d'une voix pleine de tristesse:

—Ma fille bien-aimée, ne me laisse pas plus longtemps dans une anxiété qui pourrait me tuer si elle se prolongeait.

Gabrielle sentit un frisson passer dans tous ses membres; elle releva la tête et, promenant autour d'elle ses yeux hagards:

—Ma mère! s'écria-t-elle, je suis malheureuse, la fille la plus malheureuse qu'il y ait au monde! Au nom de Dieu, ne me maudis pas avant de m'avoir écoutée, avant que je t'aie tout dit!

Et comme si ses paroles l'avaient épouvantée, elle s'affaissa sur ses genoux et cacha son visage dans ses mains.

La mère hocha la tête, puis, posant sa main sur le front de sa fille, elle dit, d'une voix pleine de larmes:

—Les mères ne maudissent pas leurs enfants; mais si elles ont l'âme faite pour pardonner, elles ont aussi le droit et le devoir d'interroger. Ma fille, réponds-moi: que t'est-il arrivé?

Mme Melville aurait-elle eu à se plaindre de toi? T'aurait-elle renvoyée! Mais non, ce n'est pas cela. Mme Melville, une mère, n'aurait pas agi ainsi sans m'avoir prévenue à l'avance. Je dois donc supposer que tu es partie de ta propre volonté, brusquement. Un coup de tête!.... Mais pour quelle raison? Est-ce que Gabrielle Anglade, ma fille bien aimée, que j'ai élevée avec tant de soins, qui n'a eu que de bons exemples et de bons conseils, aurait commis une mauvaise action?

Ce que Gabrielle redoutait le plus, ce n'était pas la terrible confidence, mais le coup qu'elle allait forcément porter à sa mère. De là ses défaillances. Mais après les dernières paroles de la paralytique, sa tête se redressa et, dans ses yeux, forte de son innocence, s'alluma un éclair de fierté.

—Non, mère chérie, s'écria-t-elle, ta fille, qui pensait constamment à toi et se souvenait de tes conseils, n'a pas commis une mauvaise action, n'est coupable d'aucune faute!

—Ah! j'en étais bien sûre! prononça la mère d'une voix vibrante et en joignant les mains. Mais pourquoi as-tu parlé de malédiction, pourquoi te crois-tu la plus malheureuse fille qu'il y ait au monde?

—Tu vas le savoir, puisque je dois ne te rien cacher; mais je crains, je crains....

—Que crains-tu?

—Que la douleur te tue.

—Seigneur! mais de quoi s'agit-il, donc?

—D'une chose épouvantable ..... Maman appelle à toi toutes tes forces.

Une angoisse poignante se lisait sur les traits de la malade.

—Gabrielle, dit-elle d'une voix ferme, la seule douleur qui pourrait me tuer serait d'apprendre que ma fille n'est plus digne de moi; mais tu n'as commis aucune faute, aucune mauvaise action; parle donc, je serai forte!

Gabrielle appuya sa tête sur le sein de la malade, et d'une voix hésitante, plaintive:

—Ma mère chérie, prononça-t-elle, j'ai été victime d'un horrible attentat!

Claudine Anglade poussa un cri rauque, effrayant.

Pendant quelques instants elle resta dans une immobilité de statue, blanche comme neige, raide, les yeux démesurément ouverts, les prunelles fixes, sans vie.

Puis, tout à coup, se ranimant:

—Qui est donc le misérable, l'infâme? exclama-t-elle.

Gabrielle se laissa glisser aux genoux de sa mère, et d'une voix qui exprimait l'horreur et le dégoût, elle nomma le misérable.

La mère poussa un nouveau cri, que lui arracha l'indignation, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Gabrielle sanglotait, la tête appuyée sur les genoux de sa mère.

—Ah! reprit-elle, après un instant de silence, si j'avais été coupable, je ne serais pas revenue près de toi, ma mère adorée, pour pleurer dans tes bras et réclamer tes conseils; toi et mon père vous ne m'auriez plus jamais revue.

—Ma pauvre fille! Pauvre chère enfant! murmura la malade. Ah! c'est bien vrai, tu es la plus malheureuse qu'il y ait au monde, et ta douleur, ton désespoir.

La pauvre mère ne songeait plus à interroger, maintenant qu'elle savait le malheur de sa fille irréparable.

Elle lui avait pris les mains et les serrait dans les siennes, n'osant plus prononcer un mot de peur d'aviver les souffrances morales de son enfant.

Celle-ci reprit, après un nouveau et long silence:

—Je n'ai rien à me reprocher, je suis innocente, et j'apporte ici, dans cette maison où je suis née, le malheur, le déshonneur. Ah! c'est horrible, horrible!

Mais il faut que tu saches, ma mère, que tu saches tout; écoute!

Et d'une voix haletante, oppressée, la malheureuse fit le récit du monstrueux attentat et des intolérables souffrances qu'elle avait ensuite endurées.

Et sa mère, comme suspendue à ses lèvres, passait par toutes les émotions, toutes les anxiétés, toutes les douleurs.

Gabrielle ne cacha point qu'après sa longue conversation avec Mme Melville et s'être enfuie de la maison elle avait voulu se donner la mort.

—Je croyais vous épargner ainsi, à toi et à mon père, la terrible épreuve de passer par les ironies et les médisances. Mais, ma mère chérie, j'ai pensé à ce que tu souffrirais, en apprenant ma mort, et je me suis résignée à vivre!

—Je n'aurais pas souffert longtemps, répliqua la mère remuée jusqu'au fond de l'âme, car tout de suite je serais morte!

Elle avait forcé Gabrielle à se relever, elle la tenait dans ses bras, contre son cœur, et l'embrassait follement, comme si elle venait de la retrouver après l'avoir crue morte.

Ne songeant qu'à consoler son enfant, elle oubliait ce que l'avenir réservait encore à Gabrielle de cruelles épreuves. Elle oubliait que Jérôme Anglade, ce père inflexible sur la question d'honneur, reviendrait de la ville et qu'il faudrait lui tout dire ou lui tout cacher.

Tout entière à sa fille, mêlant ses larmes aux siennes, elle ne s'était pas encore demandé ce qu'elle allait faire.

Et, cependant, il était urgent de prendre un parti.

En pensant à ce qui arriverait fatalement si le garde forestier était instruit du malheur de sa fille, elle éprouva une commotion violente qui la fit se redresser brusquement; mais, aussitôt, sa tête retomba sur le dossier du fauteuil et elle resta dans une immobilité de cadavre.

C'était une demi-syncope.

Gabrielle, épouvantée, se dressa comme par un ressort, courut au buffet et chercha dans le tas de flacons étiquetés, si elle ne trouverait pas quelque chose à faire respirer à la malade, un cordial qui la ranimerait.

Mais, déjà, Mme Anglade avait repris ses sens et murmurait:

—Ne t'inquiète pas, mon enfant, ce ne sera rien, je me remets; tu vois, je te souris; viens t'asseoir près de moi, viens!

—Vois-tu, reprit-elle, quand Gabrielle se fut assise, je pense à tant de choses que ma pauvre tête se perd; j'ai peur de ce qui va forcément arriver, et je cherche les moyens d'éviter de nouveaux malheurs. Il faudrait pouvoir cacher à ton père.... Ce serait peut être possible, s'il n'y avait pas Jean Legrand, qui voudra savoir pourquoi tu ne tiens pas la promesse que tu lui as faite. Il attend ta réponse à la lettre que ton père t'a écrite il y a trois jours. L'as-tu reçue, cette lettre?

—Oui, ma mère, répondit la jeune fille; mais Jean Legrand n'en attend plus la réponse.

—Que veux tu dire?

Gabrielle apprit à sa mère qu'elle avait rencontré le fils du meunier dans le chemin des haies et lui raconta brièvement ce qui s'était passé entre eux.

Tout en parlant, elle avait tiré la lettre de sa poche et la froissait dans ses mains en étouffant ses sanglots.

Soudain, elle se leva et s'approcha de la cheminée; dans le foyer, deux morceaux de bois achevaient de se consumer sous les cendres.

Gabrielle laissa échapper un soupir et jeta la lettre dans le foyer.

—Que fais-tu? demanda vivement Mme Anglade.

—Je viens de jeter au feu la lettre de mon père.

—Mais je ne sais pas ce qu'elle contient, cette lettre; il faut me la lire. Vite, retire-la du feu!

Gabrielle saisit les pincettes pour retirer le papier, mais au même instant, il alluma. Ce ne fut qu'un jet de flamme.

—Maman, elle est brûlée! soupira la jeune fille.

Puis, courbée, elle se mit à remuer les cendres, machinalement, du bout des pincettes. Et pensant à ses illusions de jeune fille, à toutes ses espérances à jamais évanouies, elle murmura, dans un gémissement sourd:

—Tout est brûlé!

Elle se redressa, remit les pincettes à leur place habituelle et revint s'asseoir près de sa mère.

XV

NUIT BLANCHE.

Claudine Anglade était en proie à une agitation violente.

—Gabrielle, s'écria-t-elle, plus je réfléchis, plus je me dis qu'il ne faut pas, qu'à son retour, ton père te trouve ici; aussi longtemps que ce sera possible, il ne doit rien savoir. Trop tôt, hélas! il connaîtra son malheur et saura le nom du misérable qui a déshonoré son enfant! Oh! ce n'est pas pour toi que j'ai peur, pauvre innocente, c'est pour ton père qui, conseillé par sa fureur, voudra tuer le lâche, l'infâme!

Mais que faire, mon Dieu, que faire?

Elle se tenait le front à deux mains.

—Mon Dieu, reprit elle, en levant ses yeux vers le ciel, inspirez-moi donc quelque chose et donnez-moi la force de l'accomplir!

Elle s'exaspérait à ce moment contre cette paralysie qui la tenait clouée dans son fauteuil.

Elle fit un effort inouï pour se dresser sur ses jambes. Mais, terrassée par la douleur, impuissante à se tenir en équilibre, elle retomba dans le fauteuil, comme une masse.

Il y eut un nouveau et lugubre silence.

Que se passait-il dans l'âme de cette pauvre mère qui cherchait le moyen de conjurer une nouvelle catastrophe?

Que se passait-il dans la pensée de Gabrielle, qui ne voyait plus que le sombre abîme ouvert devant elle?

—Heureusement, murmura la mère, Jérôme ne reviendra que demain soir; d'ici là, j'ai le temps de voir, d'examiner....

Soudain, comme pour lui prouver qu'elle n'avait pas eu tort de s'adresser à l'intervention divine, une idée jaillit de son cerveau et une lueur fugitive éclaira son visage.

—Gabrielle, dit-elle, ton père ne te trouvera pas ici.

—Je comprends, ma mère, il faut que je parte.

—Pour aller où, dis? Oui, tu partiras! tu t'éloigneras encore de ta mère, mais attends, attends.... Ma pauvre enfant, je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve à toutes deux; que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Ecoute-moi, ma chère aimée, un grand malheur nous est arrivé, il faut l'accepter.... Tu as eu la pensée de te donner la mort, c'était une mauvaise pensée, et il ne faut plus qu'elle te vienne.

—Je ne veux plus mourir, je veux vivre!

—Tu me le promets, tu me le jures!

Gabrielle, suffoquée par les larmes, serra convulsivement la main de sa mère et répondit:

—Je te le jure!

—Bien. Il faut maintenant nous habituer à cette idée, ma fille chérie, que nous aurons plus tard un devoir sacré à remplir.

Alors il nous faudra annoncer la chose à Jérôme. En cette circonstance, Dieu m'inspirera encore, comme il vient de m'inspirer de ce que je vais te faire connaître, ce que tu accepteras, si tu veux que je puisse supporter avec résignation le coup qui m'a frappé.

Ecoute-moi bien: avant tout, il faut que ta présence ici soit ignorée. Excepté Jean Legrand, personne ne t'a rencontrée, ne t'a vue arriver; je connais Jean, il ne dira rien. Ah! le brave garçon, comme il t'aime et comme il t'aurait rendue heureuse!.... Mais plus de regrets inutiles.

Mme Anglade jeta les yeux sur le cadran du coucou.

—Dans une heure, reprit-elle, Fanchette, notre voisine, viendra souper ici et elle y passera la nuit; c'est ce qu'elle fait chaque fois que ton père est obligé, pour son service, de s'absenter la nuit.

—Vous voyez bien, maman, qu'il faut que je parte immédiatement, dit Gabrielle; j'irai me cacher dans le bois; à cette heure, je n'ai pas à craindre d'être rencontrée.

—Non, ma fille, je ne consens pas à cela; je veux t'avoir cette nuit auprès de moi, et c'est seulement demain matin, au petit jour, que tu me quitteras.

—Mais Fanchette, ma mère?

—Elle ne te verra pas, sois tranquille. Maintenant que voici la nuit, allume la lampe, elle est toute prête.

Gabrielle s'empressa d'obéir.

La lampe allumée fut placée sur la table.

—Bien, dit la malade. A présent, prends l'encrier, du papier et une plume, tu sais où: toujours dans le tiroir du buffet.

Sur un signe de sa mère, la jeune fille s'installa devant la table.

—Mon enfant, reprit Claudine, tu vas écrire sous ma dictée, et cela sans m'interrompre; puis tu m'apporteras la lettre à signer.... Hélas! c'est tout ce que je puis faire.

Gabrielle était très pâle et une expression d'inquiétude se traduisait dans le regard qu'elle adressa à sa mère.

Avant de commencer à dicter, Mme Anglade eut un moment d'hésitation; puis elle dit avec une angélique douceur:

—Pourquoi te laisserais-je ignorer plus longtemps à qui je vais adresser cette lettre? Je vois bien que tu es anxieuse, tourmentée.... Gabrielle, tu te souviens de ta tante Julie; c'est moi qui l'ai élevée après la mort de notre mère, qui nous laissait toutes les deux orphelines.

Julie se souviendra de l'époque où elle m'appelait sa petite maman, et sois-en convaincue, ma fille, elle te conseillera en cette triste circonstance.

Puis, retenant les larmes que venaient lui mouiller la voix.

—Ecris, mon enfant!

Gabrielle pleurait silencieusement.

Mme Anglade dicta:

"Ma chère sœur,

"C'est ma fille, ma Gabrielle, que tu "n'as pas vue depuis sa première com-"munion, qui tient en ce moment la "plume en mon lieu et place.

"Elle était à Paris, comme tu sais, et "voilà qu'elle m'arrive aujourd'hui..."

La pauvre mère s'interrompit pour refouler le sanglot qui lui montait à la gorge.

Elle continua:

"Je n'ai pas le courage de faire écrire "à ma pauvre chère enfant ce qu'elle "t'apprendra elle même de vive voix; "et tu pourras croire que c'est la vérité.

"Mais ce que j'ai à te dire, moi, c'est "que je compte sur toi pour me rendre "un service que je ne puis demander "qu'à ma sœur, qui est presque ma fille.

"Julie, je t'ai servi de mère, et, si je "te le rappelle, c'est pour que tu aies "pitié de mon enfant.

"Garde-la auprès de toi aussi long "temps que ce sera possible, puis tu la "feras admettre où tu sais et où elle "pourra recevoir tous les soins qui lui "seront nécessaires.

"Jérôme ne sait rien, et c'est en son "absence que je t'envoie Gabrielle; je "crains tant qu'il puisse se douter de "quelque chose, que je te recommande "de ne pas m'écrire. S'il survenait "n'importe quoi de grave, viens toi-"même ou envoie-moi quelqu'un de "sûr.

"Julie, Julie, au nom de notre mère, "aime bien mon enfant!

"Maintenant, chère sœur, laisse-moi "te remercier d'avance pour le service "que tu vas me rendre et que je n'ou-"blierai jamais, tant que le bon Dieu "me laissera en ce monde.

"Non, Julie, je n'oublierai jamais ce "que tu auras fait pour ma pauvre Ga-"brielle.

"Je t'embrasse et je te bénis."

Cette dictée avait été interrompue, à plusieurs reprises, par les larmes qui noyaient tout à coup la voix de la malade, et aussi par les sanglots que, par moments, la jeune fille ne pouvait plus contenir.

—A présent, Gabrielle, dit Mme Anglade, apporte moi la plume et la lettre que je la signe.

Gabrielle s'approcha lentement et vint s'agenouiller devant sa mère.

La main de la pauvre femme tremblait encore plus que de coutume. Ses doigts n'avaient pas la force de serrer la plume.

—Aide-moi, Gabrielle, prononça-t-elle avec une indicible expression de tristesse.

Gabrielle prit la main tremblante et la conduisit comme on conduit la main de l'enfant qui trace ses premiers jambages.

Et c'est ainsi que la pauvre impotente put signer, d'une écriture tremblée:

"CLAUDINE ANGLADE."

Les aiguilles avaient marché sur le cadran du coucou.

—Pourvu que Fanchette n'ait pas l'idée, ce soir, de venir avant l'heure, dit Mme Anglade.

Gabrielle se leva.

—Maman, où faut-il que je me retire? demanda-t-elle.

—Là-haut, dans la chambre de ton frère; mais nous avons un moment encore à rester ensemble. Il y a près de deux mois que nous n'avons pas eu de nouvelles de Pierre, mais bientôt, demain peut-être, je recevrai une lettre de lui. Ton frère, Gabrielle, est bon comme tu es bonne. Te souviens tu des dernières paroles qu'il t'a dites avant de partir?

—Oh! oui, maman, répondit Gabrielle, qui se remit à pleurer; il m'a dit: — Petite sœur, sois toujours bonne pour notre mère et aime-la bien, ainsi que le père; il faut que tu les aimes pour deux, puisque je m'en vais. Et puis, a-t-il ajouté, sois toujours travailleuse et sage.

—Oui, ma pauvre enfant, voilà bien ce qu'il t'a dit; ah! lui aussi doit ignorer.... Tu trouveras la chambre de notre Pierre telle qu'elle était autrefois.... avant que tu nous quittes....

Mme Anglade passa la main sur son front et une légère contraction se montra sur son visage. Cela indiquait un retour à la douleur; mais, soudain, la malade se ranima, comme si une réaction s'était produite dans son état. On aurait pu croire, à ce moment, qu'un miracle s'était accompli et que la paralytique, retrouvant instantanément ses forces, allait se lever et marcher.

Gabrielle, étonnée, regardait sa mère, prête à l'aider à se tenir debout.

En effet, s'appuyant des deux mains aux bras du fauteuil, Mme Anglade semblait ne plus avoir qu'un effort à faire pour se mettre sur ses jambes. Mais, hélas! l'âme seule avait retrouvé plus de force; le corps se refusait à l'effort qu'on cherchait à lui imposer.

—Gabrielle, mon enfant, dit la malade, voici le moment de nous montrer toutes deux, non pas seulement résignées, mais courageuses. Approche-toi, tout près de moi.

Et comme la pauvre fille voulait encore s'agenouiller:

—Non, non, pas cela, mon enfant!.... Je te veux debout, là, devant moi. Tu n'as à te mettre à genoux devant personne, car tu n'as pas de pardon à demander. Ton malheur est grand, mais il ne t'enlève rien de ton honnêteté. Va, ta mère est toujours fière de sa fille.

Elle prit la main de Gabrielle, et l'étreignant autant qu'elle pouvait le faire.

—Oui, continua-t-elle avec animation, pour moi, innocente victime, tu es toujours la même, toujours honnête, toujours pure, et ce ne sont plus des larmes que je dois avoir en te regardant. Si dans ton malheur il y a de la honte, elle n'est pas pour toi, elle n'est pas pour nous, elle est tout entière pour le misérable! Ah! si je pouvais faire comprendre cela à ton père!

Je le pourrais, je crois; mais après?... Tout de suite il partirait pour Paris, il trouverait le lâche.... Non, non, je ne dirai rien à Jérôme.

—Oui, ma mère chérie, ne dis rien à mon père; ah! c'est assez d'un malheur! Je suis résignée, je suis courageuse! Tes paroles, ma mère, m'ont donné le courage qui m'est nécessaire pour supporter le présent et attendre l'avenir.

Mme Anglade avait compris que son rôle de mère était de relever le courage de sa fille; mais, au fond de l'âme, elle se sentait mourir de chagrin d'être obligée de se séparer de la malheureuse enfant.

Ah! si elle n'avait écouté que sa tendresse, que l'élan de son cœur, elle aurait gardé sa fille auprès d'elle pour qu'elle fût soignée sous ses yeux, pour la consoler, la réconforter, la défendre contre toutes les médisances, les méchancetés qu'on n'aurait pas manqué d'éditer sur son compte.

Mais c'était impossible, et elle avait dû se résigner à faire appel à une énergie qui n'était pas en elle.

Le coucou sonna l'heure de la séparation, car Gabrielle devait partir le matin, à l'aube naissante, sans avoir revu sa mère.

—Ma mère bien-aimée, dit la jeune fille d'une voix brisée, il faut nous séparer!

La malade poussa un long soupir, ouvrit ses bras, et Gabrielle vint appuyer son visage sur la poitrine oppressée de sa mère, abandonnant son front aux baisers. Et elle resta ainsi pendant quelques instants, sans faire un mouvement. Au tremblement des lèvres de la malade, elle devinait que celle-ci faisait une prière, qui, ponctuée de baisers, s'envolait vers Dieu.

—Maintenant, mon enfant, dit la mère, tu vas te mettre à genoux, je veux te bénir.

Gabrielle se prosterna.

Mme Anglade lui posa les mains sur la tête.

Il y eut un silence.

La mère, les yeux levés vers le ciel, appelait mentalement la bénédiction d'en haut sur l'infortunée.

C'en était plus que n'en pouvaient supporter ces deux pauvres êtres, dont les âmes unies dans un même sentiment étaient également troublées, éperdues.

—Vite, mon enfant chérie, reprit la mère, prends dans le buffet ce que tu voudras pour souper, ainsi que cette bouteille encore à moitié pleine. Quand tu auras mangé, tu te reposeras sur le lit de ton frère; mais ne laisse pas passer l'heure à laquelle tu dois partir.

—Je ne dormirai pas, chère mère.

Gabrielle prit dans le buffet un morceau de pain, un morceau de viande, puis la bouteille.

—Et de l'argent, en as-tu? demanda la malade.

—Oui, maman, plus qu'il ne m'en faut.

Au dehors, on entendait un bruit de sabots.

—C'est Fanchette, dit Mme Anglade.

La mère et la fille s'embrassèrent une dernière fois, et Gabrielle s'élança dans l'escalier en disant:

—Adieu, maman, adieu!

Mme Anglade ne pleurait plus. A la voir ainsi résignée, on aurait dit une sainte martyre en contemplation extatique.

Dans la chambre de son frère, au milieu de tant de souvenirs heureux, Gabrielle pleura de nouveau, étouffant ses sanglots, le visage caché dans ses mains.

Soudain elle entendit et reconnut la voix de Fanchette.

—Comme vous voilà gaillarde, Mme Jérôme, disait la voisine; vous avez vraiment de bonnes couleurs sur les joues et, ma foi, vos yeux sont brillants comme je ne les ai pas vus depuis longtemps.

—C'est que je me sens mieux, en effet, répondit la paralytique; aussi, Fanchette, vous n'aurez plus besoin de vous déranger, une fois que vous m'aurez mise au lit.

Pour lors, nous allons souper.

Gabrielle entendit que Fanchette approchait la table de la malade, puis mettait le couvert.

Marchant sur la pointe des pieds, de façon à ne pas faire craquer le plancher, elle approcha une chaise de la fenêtre, s'assit et se mit à manger.

La nuit, tout à fait venue, était étoilée et il faisait un beau clair de lune.

De l'endroit où elle se trouvait, la jeune fille pouvait embrasser du regard toute une partie du paysage qu'elle connaissait bien et qui ne s'était pas modifié depuis son départ de Charmillon.

Que de fois elle l'avait revu par la pensée, ce paysage, pendant les veillées d'hiver à l'atelier, ou bien encore lorsque, en travaillant pour elle, dans sa petite chambre, elle évoquait les souvenirs aimés!

Immédiatement sous ses yeux, la lune éclairait le jardin, et ses rayons, se jouant sur les pommiers en fleur, leur donnaient des scintillements de pierreries.

Plus loin, le chemin caillouteux s'étirait entre les haies silencieuses. Plus loin encore, les moulins se détachaient au sommet du mamelon avec de grands bras immobiles.

Et les yeux fixés sur les moulins, Gabrielle s'abandonnait à la contemplation douloureuse de ce petit coin de pays où elle avait senti pour la première fois battre son cœur.

C'était un dimanche, on dansait sur la pelouse des moulins; on fêtait le premier sac de farine de la récolte. Toute la jeunesse de Charmillon s'était donné rendez-vous chez le meunier propriétaire.

Gabrielle était radieuse. Jusqu'à ce jour, elle n'avait encore dansé qu'en rond avec ses petites camarades. Et elle avait rougi jusqu'à en devenir écarlate quand Jean Legrand était venu l'inviter pour la valse.

Elle ne savait pas valser; mais avant qu'elle ait eu le temps de s'excuser, Jean l'avait entraînée aux grands éclats de rire de Jérôme et du meunier, assis côte à côte, à ce moment.

Oh! cette première valse, piétinée à la diable et en révolte contre la mesure, cette valse folle qui n'en finissait plus!

Emportée dans les bras de Jean Legrand, Gabrielle voyait tout tourner, se renverser: la table où les vieux choquaient les verres; les arbres, les moulins qui semblaient pris de vertige, tout ce qu'elle apercevait dans ce tourbillon vertigineux, alors que, soulevée de terre par son cavalier, elle se tenait les deux bras au cou de Jean, peureuse et enchantée.

Et, à la fin de la danse, elle avait dû s'accrocher au bras de son cavalier.

Sa tête tournait, elle chancelait et tenait ses yeux fermés de crainte de voir tout se renverser autour d'elle. Elle se laissait conduire, toujours les paupières closes.

Tout à coup, elle se sentit enlevée de terre.

Jean Legrand l'avait soulevée, puis posée doucement sur le gazon, qui était comme un tapis. Alors elle ouvrit les yeux. Jean Legrand était à deux genoux à côté d'elle. Il lui tenait les mains et lui disait avec un petit rire, un de ces rires francs de jeunesse:

—C'est toujours comme ça, quand on valse pour la première fois.

Elle n'avait pu répondre, pas même pour remercier.

Oh! comme en cet instant son cœur battait fort,

Elle avait refermé les yeux et Jean avait continué à lui parler de sa voix caressante.

Tout à coup elle avait éprouvé une émotion singulière à la sensation d'un souffle de lèvres sur sa chair, tout au bout des doigts.

C'est alors que son cœur s'était mis à battre comme il n'avait pas encore battu.

Elle avait compris que Jean Legrand avait de l'affection pour elle et elle en avait éprouvé un grand plaisir.

C'était la première manifestation d'une mutuelle sympathie d'enfants, d'un amour qui naissait. Et cet amour s'était radieusement épanoui le jour où, dans le sentier du bois, Gabrielle et Jean s'étaient avoué qu'ils s'aimaient.

Hélas! elle se souvenait trop bien, la pauvre Gabrielle!

Les yeux toujours fixés sur les moulins, elle repassait dans sa mémoire tous les événements qui s'étaient accomplis pour elle depuis que Jean Legrand lui avait fait danser sa première valse.

Et, quoi qu'elle fît pour les retenir, des larmes amères coulaient de ses yeux et inondaient ses joues.

Depuis longtemps déjà, un profond silence régnait dans la maison.

Mme Anglade et Fanchette étaient couchées.

De peur de s'endormir et de ne pas se réveiller à l'heure, Gabrielle n'avait pas voulu s'étendre sur le lit de son frère.

Elle attendit sur sa chaise, la première lueur de l'aube et le réveil des oiseaux.

Dès qu'elle vit paraître une blancheur à l'horizon, elle se dressa debout et jeta un dernier regard, un long regard sur la butte des moulins, comme ayant le pressentiment qu'elle lui faisait un éternel adieu.

Elle prit son paquet, sortit sans bruit de la chambre et se mit à descendre, s'arrêtant à chaque pas, craignant toujours qu'on ne l'entendît. Enfin, elle arriva à un étroit couloir qui touchait à la chambre de sa mère et conduisait à la cuisine abandonnée.

A ce moment il lui sembla qu'elle allait devenir folle. Elle se demandait si tout cela était bien vrai, si l'épouvantable malheur lui était bien réellement arrivé, si elle ne se trouvait pas sous l'empire d'une horrible hallucination.

Mais ce ne fut qu'une impression rapide.

Elle sortit de la cuisine et se glissa tout le long du mur jusqu'au fond du jardin.

Alors, son regard voilé, éteint, enveloppa cette maisonnette où elle était née, où sa pauvre mère allait maintenant pleurer tous les jours, et un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine gonflée.

—Me sera-t-il permis de revenir ici? dit-elle.

Elle s'agenouilla et murmura:

—Adieu! adieu!

Puis elle se redressa brusquement, escalada le mur et disparut dans l'ombre du crépuscule.

XVI

LE PÈRE.

Fanchette s'était levée de bonne heure, afin d'aller donner un coup d'œil chez elle avant le réveil de Mme Anglade.

Elle avait dormi à poings fermés, la bonne grosse campagnarde, assurément la plus complaisante des voisines.

Mais c'était bien inutilement que Fanchette prenait la précaution de marcher doucement, de ne faire aucun bruit, de peur de réveiller la malade.

Claudine Anglade n'avait pas fermé l'œil.

Pendant cette nuit d'insomnie, elle avait pleuré et beaucoup prié.

Elle avait pleuré en songeant à tant d'espérances à jamais évanouies, à tous les malheurs qui désormais pouvaient fondre sur sa famille naguère encore si heureuse dans sa modeste situation.

Elle avait prié pour sa fille tant aimée, qu'elle avait dû éloigner d'elle sans retard, l'encourageant à prendre patience, à se résigner, alors qu'elle-même avait la mort dans l'âme.

Dès que Gabrielle se fût retirée dans la chambre au-dessus, la mère avait senti se raviver toutes les angoisses, toutes les souffrances dissimulées en présence de sa fille avec un sublime courage.

Que de fois, pendant cette nuit cruelle, n'avait-elle pas écouté, retenant son haleine, cherchant à percevoir le moindre bruit qui pourrait lui arriver de l'étage. Elle avait vu apparaître les premières lueurs de l'aurore.

Peu après, entendant craquer les marches de l'escalier, il lui avait semblé qu'elle allait mourir.

Pendant quelques instants, elle était demeurée immobile, se représentant par la pensée ce que faisait sa fille.

Puis, soudain, comme si elle eut deviné que Grabrielle, en ce moment, lui envoyait un adieu à travers l'espace, elle avait approché sa main de ses lèvres pour envoyer des baisers et encore des baisers.

Alors, il lui sembla qu'elle venait de perdre la moitié d'elle-même.

Elle pensa à son mari devant lequel il lui faudrait se contraindre, dévorer son chagrin, cacher ses larmes, ses inquiétudes, enfin dissimuler, dissimuler sans cesse.

En aurait-elle la force?

Ne se trahirait-elle pas quand Jérôme lui parlerait de sa fille, s'étonnant chaque jour un peu plus vivement de ne pas recevoir de ses nouvelles?

Son mari, qui l'observerait certainement, ne lirait-il pas, à la fin, ce qu'elle voulait lui cacher, sur son visage bouleversé, dans ses yeux?

Le retour de Fanchette lui fournit l'occasion d'éprouver la force qu'elle pourrait avoir à se contraindre.

La voisine avait l'habitude de plaisanter familièrement pendant qu'elle lavait et habillait la malade, qu'elle traitait d'ailleurs en enfant gâté, avec toutes sortes de câlineries.

Ce jour-là, Fanchette était en bonne verve.

En voyant combien les traits de la paralytique étaient tirés;

—Oh! mais, oh! mais! fit elle avec des gestes de maman parlant à une fillette maussade au réveil, il faudra donc que je trouve toujours à vous gronder, madame Anglade..... On dirait vraiment que vous avez passé une nuit blanche. Avouez que vous avez mal dormi.

—Je l'avoue, Fanchette.

—Ah! si j'avais pu me douter de ça..

—Qu'aurais-tu fait?

—Je ne me serais pas couchée.

—Ce n'est point parce que tu ne te serais pas couchée que j'aurais mieux dormi.

—C'est vrai. Mais que va dire M. Anglade quand il vous verra cette figure fatiguée? Je serai grondée à mon tour, pardi, comme je vous gronde en ce moment.

La malade s'efforçait de sourire et l'on aurait pu voir combien elle souffrait pour en arriver à ce sourire.

La voisine hocha la tête. Ce sourire d'une malade qu'elle avait condamnée lui faisait mal à voir.

—Allons, madame Jérôme, fit-elle, il faut me promettre de dormir mieux que ça la nuit prochaine.

—Le sommeil ne se commande pas, Fanchette.

—Oh! parce que vous avez toujours des tas de choses qui vous roulent dans la tête; c'est ça qui vous agite et vous empêche de dormir. Ne pensez donc plus à rien.

—Quand on ne pense plus à rien, ma fille, c'est qu'on n'existe plus.

Mais je te sais gré de ta sollicitude, Fanchette, tu es pleine de dévouement, d'attentions délicates et tu me donnes les meilleurs soins; je te remercie.

—Je n'ai pas grand mérite à être bonne, madame Jérôme, je suis né comme ça.... Et puis, si je n'étais pas bonne pour vous, qu'est-ce que je serais donc? La dernière des dernières, une gueuse! Bonne, est-ce que ce n'est pas vous qui avez commencé à l'être pour moi?

Ah! je n'ai pas oublié; Quand ma mère est morte et que je suis restée seule pour soigner le père et les deux jeunes frères, il n'y avait plus un sou vaillant chez nous pour payer le cercueil et l'enterrement.

—Fanchette! pourquoi parler de cela?

—Pourquoi? Parce que, quand on a du cœur, on aime à se souvenir des bienfaits qu'on a reçus, madame Jérôme. On a enterré ma pauvre chère mère, et comme vous saviez notre détresse, c'est vous qui avez tout payé. Et par dessus le marché vous avez apporté sur le cercueil une belle couronne qui portait ces mots, brodés de vos mains, avec des perles: "A notre mère!"

La brave fille avait baissé la voix, l'émotion lui venait de plus en plus forte.

—Ah! continua-t-elle, malgré la malade qui voulait l'arrêter, c'était plus que de la charité, ça, c'était une grande preuve d'amitié que vous nous donniez, madame Anglade, et chaque fois que je pense à ma défunte mère et que je prie pour le repos de son âme, je demande aussi au bon Dieu de vous garder.

Essuyant furtivement ses yeux, elle ajouta:

—Enfin, c'est bien, je sais ce que je vous dois et ça suffit.

Maintenant, je vais vous mettre près de la fenêtre pour respirer le bon air et puis vous déjeunerez. Il faudra que vous ayez tout à fait bonne figure quand M. Anglade reviendra.

La paralytique soupira.

—Bon! fit Fanchette, voilà que vous devenez plus pâle encore. Par exemple, madame Jérôme, ce n'est pas raisonnable du tout d'avoir comme ça des émotions pour la moindre des choses qu'on vous dit. Vrai de vrai, vous êtes une véritable sensitive.

Sur ces mots, Fanchette roula auprès de la croisée ouverte le fauteuil dans lequel Claudine Anglade allait demeurer assise tout le jour, puis elle servit le bol de lait et la tartine beurrée qui étaient son premier déjeuner.

Elle fut mortellement longue, cette journée pendant laquelle la pauvre mère reportait constamment et alternativement sa pensée vers celle qui s'en allait chercher un asile où elle cacherait sa honte et ce brave homme qui allait revenir, heureux de se retrouver auprès de sa chère femme.

Un peu avant six heures, Fanchette, revenant près de la malade, lui annonça le retour de son mari.

Mme Anglade fit un mouvement, comme pour se lever. Son visage prit subitement l'immobilité du marbre et une pâleur de cire envahit ses traits.

Fanchette, effrayée, s'élança vers la malade.

Furieuse contre elle, elle grommela:

—C'est ma faute, si j'avais su tenir ma langue je ne l'aurais pas émotionnée ainsi.

—Ne t'inquiète pas ma fille, dit péniblement Mme Anglade, c'est le saisissement, ce n'est rien.

A ce moment, le garde forestier entra.

—Laisse-moi bien vite t'embrasser, Claudine.....encore et encore! s'écria-t-il en faisant bruire ses lèvres sur les joues flasques de sa femme.

Il reprit:

—J'ai voulu arriver de bonne heure; pour cela j'ai doublé les étapes, comme on dit au régiment. Et me voilà.

Elle embrassa encore la malade, qui ne pouvait prononcer un mot tant elle était troublée.

—Ah! dit-il, tu es là, Fanchette, toujours fidèle au poste, c'est bien. Tiens, il faut que je t'embrasse aussi!

Et, enlevant la grosse fille, lui faisant perdre pied, il lui appliqua deux gros baisers sur ses joues épanouies.

Tout heureux de rentrer chez lui, Jérôme Anglade était dans un de ces moments de bonne humeur, qui devenaient de plus en plus rares depuis quelque temps.

Après un éclair de gaieté, les ennuis et la tristesse reparaissaient.

—As-tu reçu une lettre ce matin? demanda-t-il à sa femme.

—Non, répondit-elle.

—C'est singulier, murmura-t-il.

Une brume était tombée sur la gaieté fugitive du garde forestier.

Le lendemain, pas de lettre encore.

—Pourtant, se disait Jérôme, je lui demandais de me répondre immédiatement; je n'y comprends rien.

Le jour suivant, le facteur entra dans la maison.

—Vous avez une lettre? lui cria le garde du fond de la pièce.

—Oui, monsieur Anglade, répondit le facteur, fouillant dans son sac.

Il en tira un pli surchargé de timbres qu'il tendit au garde forestier en disant:

—En voici une qui a dû joliment faire du chemin, peut-être le tour du monde.

Mme Anglade, devenue livide, faisait mal à voir.

C'est qu'une terrible supposition avait traversé sa pensée: cette lettre pouvait bien être de Mme Melville, demandant aux parents s'ils avaient vu leur fille ou s'ils savaient ce qu'elle était devenue.

Ayant pris la lettre, Jérôme dit aussitôt:

—Elle n'est pas de Gabrielle.

La malade se sentit traversée par un frisson.

Mais elle fut aussitôt rassurée en entendant son mari s'écrier:

—Femme, c'est de notre Pierre!

—Dieu soit loué! dit Claudine avec une expression qui indiquait de quelles angoisses elle était soulagée.

Jérôme Anglade décacheta la lettre, et, ayant lu les premières lignes, il s'approcha de Claudine disant:

—Il y a là tout un volume à lire: femme, regarde-moi ça.

Il comptait les feuillets, tous couverts d'une écriture ferme et serrée.

—Eh bien, fit il, j'espère qu'il nous en raconte!

—Lis, Jérôme, lis moi!

Il s'assit à côté de sa femme et commença la lecture:

"Cher père et chère mère,

"Avant tout, je dois vous dire que je "me porte bien, tout à fait bien, et que "je n'ai, cette fois, que de bonnes nou-"velles à vous annoncer......

Jérôme s'interrompit; sa voix se mouillait.

Il regarda sa femme qui pleurait silencieusement.

Mais lui aussi avait les paupières humides en même temps qu'un sourire de joie sur les lèvres.

—Que c'est donc bête de s'émotionner comme ça, murmura-t-il, mais que c'est bon tout de même!

Oui, Claudine, ajouta-t-il, Dieu soit béni! comme tu le disais tout à l'heure.

Il reprit sa lecture.

C'était bien un petit volume que cette lettre dans laquelle Pierre Anglade annonçait qu'il venait d'être nommé sergent-major et racontait tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté l'Algérie pour aller tenir garnison au Sénégal.

On sentait qu'il était heureux et fier de parler de ses tribulations, des marches fatigantes, de ses campagnes, des combats où il s'était trouvé, car il ne négligeait pas les détails, sachant qu'il ferait plaisir à son père.

Il avait un mot d'amitié, un bon souvenir pour tous ses amis de Charmillon.

Naturellement, les Legrand tenaient la haute place dans cette distribution de choses affectueuses.

Il parlait de Jean comme si le fils du meunier faisait déjà partie de la famille.

"J'aurai un grand regret, disait-il, de ne pouvoir traverser les mers pour assister au mariage de Gabrielle."

La lettre du sous-officier fit, pendant quelques jours, diversion aux préoccupations du garde-forestier. On la relisait, comme si on avait pris à tâche de l'apprendre par cœur.

Entre deux tournées dans la forêt, Jérôme Anglade allait communiquer à chacun des intéressés ce qui le concernait dans la lettre du soldat.

Il était monté au moulin; mais il n'avait trouvé ni le meunier ni son fils. Jean était allé en Bretagne voir des parents du côté de sa mère. Quant au meunier, comme chaque année, il était en voyage pour ses achats de blé et ses ventes de farine, colza et navette; car il était plus encore agriculteur que meunier et, certes, le rapport de sa ferme était autrement meilleur que celui de sa meunerie.

En revenant au village, Jérôme avait rencontré Madelon, la mendiante, qui l'avait salué d'un air tout drôle et s'était éloignée rapidement quand il avait voulu lui parler, ce à quoi il n'avait pas apporté grande attention.

De ce que les Legrand père et fils, absents, n'allaient pas venir tout de suite lui demander ce que sa fille avait décidé, il ne trouvait pas moins étrange que Gabrielle n'eût pas répondu à sa dernière lettre.

—Qu'est-ce que cela signifie? se disait-il, il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous!

Quoi! il ne pouvait admettre qu'il y eût de la part de sa fille négligence ou oubli. Mais alors?.... Non, cela n'était pas naturel et il répétait:

—Il y a quelque chose.

Inquiet plus qu'il ne le laissait voir, il devenait de plus en plus sombre et taciturne.

Les jours, les semaines s'écoulaient et la lettre toujours attendue n'arrivait point.

Un matin, Jérôme dit à sa femme:

—Je vis dans une incertitude qui me tue: je vais demander une permission pour aller à Paris, ne serait-ce que pour y passer quelques heures.

—Non, Jérôme, répliqua-t-elle, ne fais pas cela; je t'en prie, ne t'éloigne pas de moi!

—Mais je veux savoir ce que fait ma fille!

—Prends patience, mon cher mari, tu as attendu, attends encore; Gabrielle écrira. Rien ne dit qu'elle ne viendra pas elle même t'apporter sa réponse.

Le garde, un peu calmé, s'en allait en hochant la tête et en grommelant:

—Je ne comprends pas, non je ne comprends pas!

Et il se répétait:

—Il y a quelque chose.

Un autre jour, il s'emporta pour tout de bon et parla sérieusement d'écrire à Mme Melville.

—De grâce, mon ami, dit Claudine, n'écris pas; cela étonnerait fort la patronne de Gabrielle et lui ferait penser toutes sortes de choses.

—Je pense aussi à toutes sortes de choses, moi, répliqua-t-il d'un ton bourru.

Mais il n'écrivit pas. Il craignait tant de contrarier Claudine.

On lui voyait un air de plus en plus renfrogné, triste et inquiet.

Cependant, le temps passait. C'était ce que voulait la pauvre mère. Aussi, comme elle s'ingéniait à calmer son mari, à lui faire entendre des paroles rassurantes. Mais depuis longtemps elle s'attendait à la chose si redoutée. Et chaque jour, avec une mortelle anxiété, elle se disait:

—Ce sera pour aujourd'hui, bien sûr.

Elle s'étonnait même—tout en demandant à Dieu que cela durât,—que Jérôme y mit tant de patience.

Hélas! le terrible moment devait fatalement arriver.

Un soir, en rentrant de sa tournée, le garde avait l'air encore plus sombre que d'habitude. Il jeta plutôt qu'il ne posa son fusil dans un coin. Et parlant avec une brusquerie qui fit passer du frisson dans tout le corps de la malade:

—Jean Legrand est toujours en Bretagne, dit-il; mais son père est revenu depuis un mois, et il n'est pas venu nous voir. Pourquoi cela? Il est vrai que je ne suis pas retourné au moulin, je n'en ai pas eu le courage. C'était comme si je n'avais pas osé.

Il marchait à grands pas, couvant une sourde colère.

Tout à coup, comme il se trouvait près de la table, il frappa du poing sur le bois en s'écriant:

—Non, ça ne peut pas durer ainsi, il faut que ça finisse d'une façon ou d'une autre! Gabrielle aurait-elle donc travaillé à me brouiller avec mon meilleur ami? Jean ne revient pas, son père a l'air de nous bouder; tout cela n'est pas clair. Et Gabrielle..... Ah! ça, y aurait il eu rupture entre elle et Jean Legrand?

S'apercevant que Claudine était fort troublée, il la regarda fixement.

—Femme, reprit-il avec lenteur, il faut être franche avec moi, si tu as reçu, sans que je l'aie su, une lettre de Gabrielle, tu ne dois plus me le cacher. Il faut que je sache......

Mais, au fait, si tu m'avais caché quelque chose, ce serait donc que j'ai deviné juste en disant qu'il y a rupture entre Jean Legrand et notre fille. Mais alors, pourquoi? Voilà ce que je veux savoir. Ah! mais je n'entends pas, moi, qu'on joue avec les promesses faites, les paroles données!

Mme Anglade était toute frémissante.

Un moment, elle pensa à tout avouer à son mari, peut-être s'y fut elle décidée si Jérôme, qui avait toujours les yeux braqués sur elle, n'eût laissé voir combien était violente la colère qui bouillonnait en lui.

La pauvre femme eut peur et elle se tut.

Du reste, le garde interprétait le silence de sa femme comme un aveu tacite.

—Voyons, voyons, exclama-t-il, qu'est-ce qu'il lui a donc pris, à Gabrielle, de changer ainsi d'idée?

Fronçant les sourcils, il ajouta avec une fureur prête à éclater:

—Tonnerre! si je savais qu'elle ait oublié Jean..... pour un autre!.....

Mme Anglade laissa échapper une plainte sourde.

—Mais c'est donc vrai, dis, c'est donc vrai! cria Jérôme.

Mais alors, pourquoi ne m'en as-tu rien dit? Pourtant, Claudine, ton devoir était de me prévenir.

Il passa à plusieurs reprises ses mains sur son front, couvert de sueur, et murmura:

—Non, il y a autre chose que cela.

Puis il s'écria d'une voix éclatante:

—Femme, quelque chose me dit que tu me caches un malheur.

Claudine Anglade joignit les mains et tourna les yeux vers le ciel.

XVII

COUP DE FOUDRE.

Il y eut quelques instants de douloureux silence entre ces deux êtres qui s'aimaient de toute leur âme et se respectaient au point de n'avoir jamais douté l'un de l'autre, même pendant une seconde.

Elle, affolée, se reprochait de faire subir à son mari une pareille épreuve.

Lui, sous le coup d'une surprise pénible et de cette impression plus pénible encore qui suit immédiatement une première désillusion.

Cependant, il fut le premier à se ressaisir:

Prenant la main de la pauvre souffreteuse:

—Eh! quoi, Claudine, dit-il avec douceur, mais aussi avec une amertume profonde, est-il possible que tu aies pu me cacher quelque chose?

Il y avait dans sa voix vibrante et dans le mouvement de sa physionomie une intention de reproche, qui alla droit au cœur de Mme Anglade pour y réveiller la conscience de l'épouse.

Et cette fois encore la mère si profondément affligée, sentit que le secret qu'elle aurait voulu garder encore allait lui échapper irrésistiblement.

Elle était prête à parler lorsque, dans la cour, un bruit de pas se fit entendre.

Jérôme n'eût que le temps de se retourner.

Legrand était sur le seuil.

Le meunier s'avança vers le garde pour lui serrer la main, puis il s'approcha du fauteuil de la malade.

Il paraissait embarrassé, lui qui d'ordinaire, ne se gênait ni pour dire ce qu'il avait sur le cœur, ni pour lancer de bonnes grosses plaisanteries; lui qui ne se contraignait nulle part, ayant cette faconde et cette aisance d'allure que donnent la fortune et la considération.

—Ça va-t-il un peu mieux, madame Anglade? dit-il en adoucissant le timbre de sa grosse voix.

Et sans attendre la réponse:

—J'ai une fichue corvée à remplir, reprit-il brusquement, et j'aimerais mieux n'importe quoi que d'être obligé de vous dire ce qui m'amène.

De quoi s'agit-il donc, Legrand? demanda Anglade, en plongeant son regard dans les yeux du meunier.

—Ma foi, grommela le père de Jean, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut bien que j'arrive à la chose.... Il n'en est pas moins vrai qu'il m'en coûte et joliment de reprendre ce que j'ai une fois donné.

Claudine avait déjà compris.

Jérôme continuait à interroger du regard.

Le meunier fit le geste d'un homme qui prend son parti d'une chose désagréable à faire.

—Mes amis, dit-il, vous savez que je vous aime bien, vous n'en doutez pas, je suppose, ni l'un ni l'autre, et vous savez que j'avais accepté de grand cœur de marier mon fils avec votre Gabrielle.

Eh bien, continua-t-il avec l'accent d'un vif mécontentement, mon garnement de fils ne veut plus se marier.

Voilà ce qui m'amène aujourd'hui et ce qui me coûtait tant à vous apprendre.

La malade, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, semblait avoir reçu, intérieurement, un choc mortel.

Mais, à ce moment, ni l'un ni l'autre des deux hommes ne s'occupait d'elle.

Le garde forestier avait laissé échapper une exclamation qui ressemblait à un cri de rage.

—Dites donc plutôt, Legrand, répliqua-t-il, que votre fils ne veut plus de Gabrielle.

—Mais pas plus d'elle que d'une autre; il ne veut plus se marier, voilà tout.

—Il doit y avoir un motif, quel est-il? demanda Anglade qui, les bras croisés sur sa poitrine, s'était redressé en face du meunier, comme s'il se fût trouvé en présence d'un adversaire.

—Un motif? répondit Legrand, il ne m'en a pas donné, il n'en a pas!.... du moins je n'ai pu lui arracher une explication raisonnable de sa conduite.

—C'est bien, cela suffit et au-delà! prononça Jérôme d'une voix sourde.

Jean n'a pas parlé, se disait Mme Anglade: ah! le brave garçon, son père ne sait rien.

Elle avait observé le meunier et acquis la certitude qu'il était sincèrement affecté de ce qui arrivait.

Mais Anglade avait aussi sa conviction et il se disait en lui même que le père et le fils étaient d'accord pour la rupture, laquelle n'avait pas été décidée sans une raison sérieuse.

Il n'avait pas le droit de s'emporter contre son ami, mais il se sentait singulièrement froissé.

—C'est bien, répéta-t-il; Legrand, je vous rends votre parole.

—Vous êtes fâché, Anglade, je le comprends, et je le suis autant que vous.

Le meunier salua Mme Anglade, puis tendit la main à Jérôme en disant:

—J'espère que nous n'en resterons pas moins bons amis.

Sans répondre, le garde forestier mit froidement sa main dans celle du meunier.

Celui-ci murmura:

—On n'est jamais tranquille avec ses enfants.

Et, comprenant qu'il n'avait plus rien à dire ni à entendre, il se retira.

Anglade resta quelques instants pensif. Il avait des éclairs dans les yeux et ses lèvres étaient frémissantes.

—Femme, s'écria-t-il s'efforçant de maîtriser la fureur qui lui montait au cerveau, si, vraiment, tu m'as caché quelque chose concernant notre fille, c'est le moment de l'avouer. Ah! parle, parle!

Voyons, reprit-il après une pause, je comprends que cela te coûte de reconnaître que tu as eu tort de dissimuler depuis si longtemps; bien sûr, tu as tes raisons; aussi je ne t'en veux pas.

Il faisait de violents efforts de volonté pour modérer le ton de sa voix.

—Je comprends, continua-t-il, que tu aimes ta fille; parbleu, je l'aime aussi, moi, autant que toi. Mais je n'ai pas la faiblesse d'une mère et je n'entends pas que l'on puisse agir avec légèreté. Je ne sais pas ce qui a pu arriver, mais je m'en doute un peu. Quand Gabrielle ne parlait plus de Jean Legrand dans ses lettres, il fallait bien qu'il y eût une cause.

Claudine, tu ne dois pas te taire..Ah! ne vois tu donc pas que je me ronge et que.....

Il n'acheva pas.

Poussant un cri rauque, il se précipita vers la malade.

La pauvre mère avait été prise de suffocation; un souffle saccadé, pareil à un râle, s'exhalait de ses lèvres affreusement pâles et tordues dans une crispation nerveuse.

Mais la crise ne dura qu'un instant. Et, quand Jérôme s'empressa de porter secours à sa femme, déjà la courageuse martyre avait surmonté sa défaillance et recouvré le sentiment et la voix.

—Jérôme, dit-elle encore oppressée, écoute moi.

Il ne s'agit pas de s'emporter comme un furieux qui ne sait pas être maître de lui, mais bien de s'armer de courage comme fait l'homme de raison qui a la conscience tranquille et qui sait que son honneur ne saurait être entaché....

Il lui coupa la parole en s'écriant, hors de lui et le corps agité par un mouvement convulsif:

—Que veulent dire tes paroles, Claudine? Ah! ça, est ce que mon honneur serait en jeu?

Le malheureux se comprimait le crâne avec force; tel l'homme frappé à l'improviste par l'annonce d'un malheur irrémédiable et qui se sent devenir fou.

Claudine Anglade était maintenant décidée à tout dire; il le fallait, d'ailleurs, et quoi qu'il pût arriver.

—Jérôme, reprit-elle, il faut que tu sois calme, tu as besoin de tout ton sang-froid pour m'écouter et bien me comprendre. Mon cher mari, un grand malheur est tombé sur nous comme la foudre, et si je ne suis pas morte sur le coup, en l'apprenant, c'est que Dieu veut que je reste encore en ce monde pour y remplir une mission sacrée.

—Claudine, tu m'épouvantes! exclama Jérôme éperdu.

—Mon ami, j'ai supporté le coup, moi, faible femme impotente; si terrible qu'il soit, tu seras fort contre lui, toi, un homme!

Jérôme, notre fille a été victime d'un monstrueux attentat, un misérable a déshonoré notre enfant!

Le garde forestier poussa un grand cri rauque, horrible.

Puis les yeux démesurément ouverts, la face convulsée, les bras à ses côtés, raidis, il resta immobile et froid comme un bloc de marbre.

—Hélas! pauvre ami, pauvre père, continua la paralytique, voilà l'affreuse vérité que j'ai cru devoir te cacher si longtemps. Gabrielle est venue ici, le jour où tu étais absent pour cette affaire de braconnier; à mes genoux, en sanglotant, elle m'a tout dit. Ah! la pauvre enfant, a-t-elle assez souffert! Et que de souffrances encore lui sont réservées!

Elle a vu aussi Jean Legrand et lui a dit qu'il devait renoncer à ses projets; voilà ce qui t'explique le départ de ce brave garçon et son absence prolongée, car il aime toujours Gabrielle.

Le garde écoutait sans faire un mouvement.

—Jérôme, poursuivit la pauvre mère avec une force qu'on ne croyait plus en elle, je te le jure devant Dieu, Gabrielle n'est pas coupable, c'est une victime.

—Oh! fit Anglade, les poings serrés.

—Jérôme, quand notre enfant m'eut appris son malheur, le nôtre à tous, quand elle m'eut tout révélé....

—Qu'as-tu fait? demanda le père d'un ton bref.

—J'ai pris ma fille dans mes bras, je l'ai pressée contre mon cœur comme autrefois. Et je l'ai embrassée, la pauvre victime, la douce martyre!.... Ensuite, Jérôme, je l'ai bénie!

Anglade, très agité maintenant, eut un violent tressaillement.

Après un silence, Claudine reprit:

—Jérôme, je ne t'ai pas encore tout dit....

—J'ai deviné, gronda-t-il sourdement, Gabrielle est malade!

—Hélas!

—Où est-elle? demanda-t-il; où l'as-tu cachée? Je veux le savoir!

Sa voix était étranglée, il avait dans le regard des lueurs farouches.

La malade se sentit prise de terreur.

—Je ne te le dirai pas! s'écria-t-elle, non, je ne te le dirai pas! Je connais ta violence, tes emportements furieux; malheureux, tu serais capable de tuer mon enfant!

Il eut un haussement d'épaules; puis, d'une voix entrecoupée:

—Est-ce qu'on tue une innocente? dit-il; est-ce qu'on a de la colère pour une enfant que sa mère a bénie?

Il s'affaissa sur un siège comme une masse et éclata en sanglots.

—Ah! Jérôme! Jérôme! prononça Mme Anglade avec un accent indéfinissable.

—Femme, dit-il, tu as pleuré, laisse-moi pleurer à mon tour!

Il y eut un assez long silence. Ils pleuraient tous deux.

—Jérôme, reprit Claudine, comme moi tu aimes notre pauvre enfant et comme moi tu la plains. Ah! maintenant qu'elle est malheureuse, aimons la plus encore.

Si tu l'avais entendue me parler de son malheur, tu te serais senti remuer jusqu'au fond des entrailles; et après, si tu l'avais vue se redresser pour me crier: "—Ma mère, je suis toujours une honnête fille, je suis toujours digne de toi et de mon père!", ah! comme tu l'aurais trouvée belle!

A présent, Jérôme, continua-t-elle, j'ai une grosse chose à te demander.

—Je t'écoute.

—Mon ami, il faut que tu partages avec moi la mission que je me suis donnée, si je meurs, tu t'y consacreras seul.

Tu m'as demandé où était Gabrielle, je l'ai envoyée chez ma sœur Julie. Eh bien! mon cher mari, avant qu'un mois se soit écoulé, notre fille mettra au monde un enfant qui n'aura pas de père.... Jérôme, tu n'abandonneras pas ta fille, mais il ne faut pas non plus que tu abandonnes le petit être innocent sur lequel ne saurait retomber le crime du misérable dont il ne portera pas le nom.

Le garde forestier bondit sur ses jambes.

Il avait le regard chargé d'éclairs et tout son corps tremblait.

—Femme, s'écria-t-il d'une voix qui éclata comme un coup de tonnerre, le déshonneur de ma famille, les souffrances et les larmes de Gabrielle crient vengeance, dis-moi le nom du misérable!

—Jérôme, je t'en prie.

—Tout à l'heure, Claudine, m'interrompit-il brusquement, tu as parlé comme doit parler une mère qui aime son enfant et je t'ai écoutée. Moi, qui aime aussi ma fille, j'agirai comme doit agir un père. J'ai mon honneur et Gabrielle à venger, je les vengerai! Dis-moi le nom du misérable!

—Non, non, Jérôme, n'exige pas que je te le fasse connaître! Ah! Dieu m'est témoin que je voudrais livrer cet homme à ta juste colère; mais c'est pour toi, pour ta vie que je tremble!

—Claudine, si tu ne me dis pas son nom, c'est à Gabrielle que j'irai le demander.

—Oh! non, pas cela! s'écria-t-elle affolée. Aie pitié de notre enfant!

—Alors, parle! répliqua-t-il avec violence. Dis-moi le nom du misérable!

La malade laissa échapper un profond soupir; puis, faisant un suprême effort:

—Eh bien, dit-elle d'une voix étranglée, c'est le mari de Mme Melville.

—Melville, Melville, lui! exclama-t-il.

Le coup avait été rude, il chancela comme saisi de vertige et il lui sembla qu'un nuage épais tombait sur ses yeux.

Mais aussitôt il se redressa, menaçant, l'œil en feu.

—Le lâche, l'infâme! hurla-t-il dans un effroyable accès de rage; mais quel châtiment épouvantable a donc mérité cet homme?

—Jérôme, murmura Mme Anglade d'une voix suppliante, aie pitié de moi! Qui sait si Dieu ne m'aura pas rappelée là haut!

—Claudine, répliqua-t-il sourdement, tu ne peux rien contre ce qui doit être; notre fille sera vengée!

Toute la journée du lendemain, le garde forestier fut calme en apparence; mais c'était un de ces calmes qui font peur.

Ce que Claudine avait tant redouté allait arriver.

Jérôme, résolu à venger sa fille, se disposait à partir pour Paris.

La malade était résignée; elle connaissait trop bien son mari pour tenter de le faire revenir sur sa résolution.

Le soir, Anglade monta dans la chambre de son fils et là, il écrivit plusieurs lettres, dont l'une adressée au sergent-major.

Ces lettres, il les plaça sous les yeux de sa femme, dans le tiroir du buffet.

Le lendemain matin, Jérôme dit à Claudine:

—Je vais partir.

Elle répondit par un soupir.

Et quand il s'approcha pour l'embrasser, elle leva sur lui un regard empreint de cette angélique douceur des malades qui vont s'éteindre dans agonie.

—Claudine, reprit Anglade, Fanchette restera ici, constamment auprès de toi, jusqu'à mon retour; c'est convenu avec elle.

—Bien, fit la malade.

Et elle suivit des yeux l'homme qui s'en allait et dont elle avait partagé l'existence pendant tant d'années.

Son regard semblait dire:

—Si tu ne reviens pas, j'irai te rejoindre bientôt! Elle savait bien que son mari, si brave, n'allait pas se rendre coupable d'un homicide.

C'était donc un duel qui allait avoir lieu.

Jérôme Anglade, homme de cœur et d'honneur, allait risquer sa vie dans une rencontre avec un misérable!

Mais quelle réparation pouvait-il exiger qui fut plus digne de son courage?

—Eh bien, oui, un duel, s'était-il dit, mais un duel qui ne prendra fin que lorsque l'un ou l'autre sera couché sans vie sur le terrain.

XVIII

CHEZ MME MELVILLE.

Mme Melville, depuis son abandon, se renfermait dans le secret des souffrances de son âme.

Elle s'était donné pour tâche—nous le savons—de reconstituer l'avoir dont un père infâme avait dépouillé son fils.

Grâce à la considération dont elle jouissait comme femme et à la confiance qu'on lui accorda, elle put éviter la catastrophe commerciale dont elle avait été menacée au lendemain de la fuite de son mari.

Dès lors, la courageuse femme eut la certitude de pouvoir maintenir sa maison au rang où elle l'avait élevée dans le commerce parisien.

Deux lettres étaient venues, coup sur coup, ajouter encore à sa douleur.

L'une de ces lettres était de Gabrielle.

Une fois rendue chez sa tante, la malheureuse jeune fille s'était empressée d'en prévenir Mme Melville, afin de la rassurer sur son sort.

Elle s'excusait de nouveau d'avoir quitté furtivement la maison.

L'autre lettre était de l'abbé Gineux, Il annonçait à sa nièce son retour prochain.

A l'idée d'avoir à faire à son oncle la terrible confidence de ses malheurs, Blanche Melville passait par mille émotions poignantes.

A la date qu'il avait indiquée, l'abbé Gineux arriva.

Que dire de la première entrevue du prêtre avec les deux abandonnés?

L'ecclésiastique allait redevenir pour ces deux êtres, l'oncle affectueux, le pè-